
S. M. Eisenstein

Mémoires

traduit du russe par Jacques Aumont,
Michèle Bokanowski et Claude Ibrahimoff
préfaces de Jacques Aumont,
Bernard Eisenschitz et Barthélemy Amengual
Julliard, col. Papiers d'identité
1989, 704 p., 200 F

Trois mots s'il faut résumer le contenu et le procédé de ces mémoires : hypertrophie des espaces éclatés, gommage du temps, couleurs.

Les familiers des écrits de S. M. Eisenstein retrouvent dans ces sept cents pages — certaines ont déjà paru en français, d'autres sont inédites — rédigées en deux moments de crise (incertitudes politiques en 1938 et 1939, convalescence après un infarctus en 1946), le même étonnement que procure la comparaison de l'œuvre filmique et de l'œuvre écrite d'Eisenstein. Dans ses films, sur l'espace pictural de chaque plan et dans le montage des séquences, Eisenstein ordonne, construit, dynamise ou fige les matériaux dans la majesté, les équilibres des noirs et des blancs, les intervalles des gris : il suffit de penser à certains plans presque fixes d'*Alexandre Nevski*, à certains tourbillons de foule si majestueusement ordonnés d'*Octobre* ou à la dynamique de mort du fameux escalier d'Odessa.

En écriture, c'est tout le contraire, chacun des textes assez courts — généralement quelques pages — se comporte en système de points et d'associations sans liens, sans souci d'unité, voire dans un souci de fragmentation ouverte en minuscules phrases courtes, en alinéas si nombreux qu'ils font de la page imprimée comme un relevé d'encéphalogramme tout haché et captivant par cette disposition même, qui laisse percevoir beaucoup plus de sens caché que de sens inscrit. La dislocation de l'espace scriptural est la règle de composition. D'ailleurs, Jacques Aumont avertit qu'on peut lire dans un ordre aléatoire ces textes pressés les uns à côté des autres, que l'on peut prendre à sa guise, en miettes, à l'endroit, à l'envers, ces sept cents pages qui font aller de Moscou à Novgorod, du théâtre à la rue, d'Alma Ata à Mexico, du salon au local des réunions populaires et où Eisenstein se plaît à se décrire écrivant comme une guenon saute de branche en branche (« Une logique de guenon », p. 529-531).

« Mémoires » ? Le titre déconcerte constamment, dans le sens où il fait appel au temps : le lecteur s'attend à trouver une abondance d'imparfaits et

de parfaits qui lui permettraient de circuler dans les plans successifs et imbriqués des années écoulées entre la date de naissance d'Eisenstein, la date de composition de la plupart de ces écrits, et celle où les écrits arrivent sous nos yeux français, grâce à la traduction. Or, surprise, un miroitement de présents efface complètement la temporalité, l'écrase, la transforme en un tableau pointilliste, dans une absence totale de références chronométriques, où l'œil patine, avec plaisir et étonnement, d'un salon rose de Pétersbourg aux magueys du Yucatan, des cabines de maquillage de Tcherkassov se préparant à des plans d'*Ivan le Terrible* jusqu'aux réunions des ateliers populaires de théâtre, des promenades en fiacre avec papa à Riga au portrait de Richelieu à la Sorbonne, de la neige aux rideaux rouges et dorés ou au bleu de la mer Noire et du ciel américain.

Ce gommage coloré du temps est un trompe-l'œil, car si Eisenstein prend plaisir à se dissimuler dans la lumière innocente et surexposée du présent, en esquivant son portrait temporalisé, c'est celui de la première moitié du XX^e siècle qu'il brosse, au sens pictural du terme. Car la couleur éclate à chaque instant, vive, crue ou tendre, en touches dont on voit qu'Eisenstein s'est amusé à poser chaque nuance, sur chacune des multiples silhouettes « croquées », après les avoir gardées intactes, si fraîches, effaçant toutes les années pour les réduire en un aplat offert au lecteur, comme un de ces tulles peints que les metteurs en scène disposent parfois entre le spectacle et le spectateur. Ici, c'est un procédé constant, tendu entre l'inquiétude du souvenir masquée par la volonté de le désamorcer, entre les pointes de dérision du récit et leur fugitive tendresse. Les traducteurs ont fait un travail remarquable dans ces dédales du monde russe et du monde personnel d'Eisenstein.
